

reux d'Agnès et du beau page. Ce morceau, qui n'a été imprimé qu'à un seul exemplaire, est aujourd'hui en la possession de M. Eckard. Je n'ai pas cru devoir le comprendre dans les variantes d'un poème auquel il n'appartient pas. (R.)

Vers 361 :

Il fait du bruit, et la table remue.

Cette étrange faute se trouve dans presque toutes les éditions, depuis celle de 1762. Elle aurait dû être évitée par M. Louis du Bois, qui a mis la bonne leçon en variante. (R.)

Vers 375 :

\*Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon,  
Ce qu'un beau duc montra souvent, dit-on,  
A l'Angeli qui lui sert de maîtresse\*.  
\*Que les héros, ô ciel..

Henry II de Condé.

## CHANT TREIZIÈME.

### ARGUMENT.

Sortie du château du Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos; étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise. Vision du père Bonifoux. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'était le temps de la saison brillante,  
Quand le soleil aux bornes de son cours  
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,  
Et, se plaisant, dans sa démarche lente,  
A contempler nos fortunés climats,  
Vers le tropique arrête encor ses pas.  
O grand saint Jean! c'était alors ta fête<sup>1</sup>;  
Premiers des Jeans, orateur des déserts,  
Toi qui criais jadis à pleine tête  
Que du salut les chemins soient ouverts;  
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.  
Un autre Jean eut la bonne fortune  
De voyager au pays de la lune  
Avec Astolphe et rendit la raison<sup>2</sup>,

1. L'auteur désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de saint Jean le baptiseur, qu'on appelle Baptiste, est célébrée le 24 juin. (Note de Voltaire, 1762.)

2. Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso* :

Quando scoprendo il nome suo gli disse  
Esser colui che l'Evangelio scrisse.

Voyez notre préface, et surtout souvenez-vous qu'Arioste place saint Jean dans la lune avec les trois Parques. (*Id.*, 1773.) — Le commencement de cette note est de 1762. Après la citation des

Si l'on en croit un auteur véridique,  
 Au paladin amoureux d'Angélique ;  
 Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom !  
 Tu protégeas ce chancre aimable et rare  
 Qui réjouit les seigneurs de Ferrare  
 Par le tissu de ses contes plaisants ;  
 Tu pardonnas aux vives apostrophes  
 Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes :  
 Étends sur moi tes secours bienfaisants ;  
 J'en ai besoin, car tu sais que les gens  
 Sont bien plus sots et bien moins indulgents  
 Qu'on ne l'était au siècle du génie,  
 Quand l'Arioste illustrait l'Italie.  
 Protège-moi contre ces durs esprits,  
 Frondeurs pesants de mes légers écrits.  
 Si quelquefois l'innocent badinage  
 Vient en riant égayer mon ouvrage,  
 Quand il le faut je suis très sérieux ;  
 Mais je voudrais n'être point ennuyeux.  
 Conduis ma plume, et surtout daigne faire  
 Mes compliments à Denis ton confrère.

En accourant, la fière Jeanne d'Arc  
 D'une lucarne aperçut dans le parc  
 Cent palefrois, une brillante troupe  
 De chevaliers ayant dames en croupe  
 Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains  
 Tout l'attirail des combats inhumains,  
 Cent boucliers où des nuits la courrière

deux vers de l'*Orlando*, Voltaire ajoutait « Et au trente-cinquième le même saint Jean l'Évangéliste dit à Astolfé :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio ;  
 Ch' al vostro mondo fu scrittor' anche io...  
 E ben convenne al mio lodato Cristo  
 Render mi guidardon di si gran sorte.

Nous n'osons traduire ces vers italiens, qui paraîtraient des profanations ; cependant on ne s'en formalise pas en Italie : mais nous ne pouvons nous empêcher de louer notre auteur, lequel n'a jamais poussé si loin son innocent badinage. » (R.)

Réfléchissait sa tremblante lumière ;  
 Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,  
 Et les longs bois d'un fer pointu chargés,  
 Et des rubans dont les touffes dorées  
 Pendaient au bout des lances acérées.  
 Voyant cela, Jeanne crut fermement  
 Que les Anglais avaient surpris Cutendre :  
 Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.  
 En fait de guerre on peut bien se méprendre,  
 Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre  
 De l'héroïne était souvent le cas,  
 Et saint Denis ne l'en corrigea pas.  
 Ce n'était point des enfants d'Angleterre  
 Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;  
 C'est ce Dunois de Milan revenu,  
 Ce grand Dunois à Jeanne si connu ;  
 C'est La Trimouille avec sa Dorothee,  
 Elle était d'aise et d'amour transportée ;  
 Elle en avait sujet assurément :  
 Elle voyage avec son cher amant,  
 Ce cher amant, ce tendre La Trimouille,  
 Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.  
 Elle le suit toujours avec honneur,  
 Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.  
 En nombre pair cette troupe dorée  
 Dans le château la nuit était entrée.  
 Jeanne y vola : le bon roi, qui la vit,  
 Crut qu'elle allait combattre, et la suivit ;  
 Et, dans l'erreur qui trompait son courage,  
 Il laisse encore Agnès avec son page.

O page heureux, et plus heureux cent fois  
 Que le plus grand, le plus chrétien des rois,  
 Que de bon cœur alors tu rendis grâce  
 Au benoît saint dont tu tenais la place !  
 Il te fallut rhabiller promptement ;  
 Tu rajustas ta trousse diaprée ;  
 Agnès t'aidait d'une main timorée,

Qui s'égarait et se trompait souvent.  
 Que de baisers sur sa bouche de rose  
 Elle reçut en rhabillant Monrose!  
 Que son bel œil, le voyant rajusté,  
 Semblait encor chercher sa volupté :  
 Monrose au parc descendit sans rien dire.  
 Le confesseur tout saintement soupire,  
 Voyant passer ce beau jeune garçon,  
 Qui lui donnait de la distraction.

La douce Agnès composa son visage,  
 Ses yeux, son air, son maintien, son langage.  
 Auprès du roi Bonifoux se rendit,  
 Le consola, le rassura, lui dit  
 Que dans la niche un envoyé céleste  
 Était d'en haut venu pour annoncer  
 Que des Anglais la puissance funeste  
 Touchait au terme, et que tout doit passer ;  
 Que le roi Charle obtiendrait la victoire.  
 Charles le crut, car il aimait à croire.  
 La fière Jeanne appuya ce discours.  
 « Du ciel, dit-elle, acceptons le secours ;  
 Venez, grand prince, et rejoignons l'armée,  
 De votre absence à bon droit alarmée. »

Sans balancer, La Trimouille et Dunois  
 De cet avis furent à haute voix.  
 Par ces héros la belle Dorothée  
 Honnêtement au roi fut présentée.  
 Agnès la baise, et le noble escadron  
 Sortit enfin du logis du baron.

Le juste ciel aime souvent à rire  
 Des passions du sublunaire empire.  
 Il regardait cheminer dans les champs  
 Cet escadron de héros et d'amants.  
 Le roi de France allait près de sa belle,  
 Qui, s'efforçant d'être toujours fidèle,  
 Sur son cheval la main lui présentait,  
 Serrait la sienne, exhalait sa tendresse,

Et cependant, ô comble de faiblesse!  
 De temps en temps le beau page lorgnait.  
 Le confesseur psalmodiant suivait,  
 Des voyageurs récitait la prière,  
 S'interrompait en voyant tant d'attraits,  
 Et regardait avec des yeux distraits  
 Le roi, le page, Agnès, et son bréviaire.  
 Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,  
 Ce La Trimouille, ornement de la cour,  
 Caracolait auprès de Dorothée  
 Ivre de joie et d'amour transportée,  
 Qui le nommait son cher libérateur,  
 Son cher amant, l'idole de son cœur.  
 Il lui disait : « Je veux, après la guerre,  
 Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.  
 O cher objet dont je suis toujours fou.  
 Quand serons-nous tous les deux en Poitou? »

Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,  
 Portant corset et jupon d'amazone,  
 Le chef orné d'un petit chapeau vert,  
 Enrichi d'or et de plumes couvert,  
 Sur son fier âne étalait ses gros charmes,  
 Parlait au roi, courait, allait le pas,  
 Se rengorgeait et soupirait tout bas  
 Pour le Dunois compagnon de ses armes ;  
 Car elle avait toujours le cœur ému,  
 Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau, portant barbe de patriarche,  
 Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.  
 O d'un grand roi serviteur précieux !  
 Il pense à tout ; il a soin de conduire  
 Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,  
 Longs saucissons, pâtés délicieux,  
 Jambons, poulets, ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,  
 Cherchant partout son Agnès et son page,  
 Au coin d'un bois, près d'un certain passage,

Le fer en main rencontra nos héros.  
 Chandos avait une suite assez belle  
 De fiers Bretons, pareille en nombre à celle  
 Qui suit les pas du monarque amoureux ;  
 Mais elle était d'espèce différente,  
 On n'y voyait ni tétons ni beaux yeux.  
 « Oh ! oh ! dit-il d'une voix menaçante,  
 Galants Français, objets de mon courroux,  
 Vous aurez donc trois filles avec vous,  
 Et moi, Chandos, je n'en aurai pas une !  
 Ça, combattons : je veux que la fortune  
 Décide ici qui sait le mieux de nous  
 Mettre à plaisir ses ennemis dessous,  
 Frapper d'estoc et pointer de sa lance.  
 Que de vous tous le plus ferme s'avance,  
 Qu'on entre en lice ; et celui qui vaincra  
 L'une des trois à son aise tiendra. »

Le roi, piqué de cette offre cynique,  
 Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.  
 Dunois lui dit : « Ah ! laissez-moi, seigneur,  
 Venger mon prince et des dames l'honneur. »  
 Il dit et court : La Trimouille l'arrête ;  
 Chacun prétend à l'honneur de la fête.  
 L'ami Bonneau, toujours de bon accord,  
 Leur proposa de s'en remettre au sort.  
 Car c'est ainsi que les guerriers antiques  
 En ont usé dans les temps héroïques :  
 Même aujourd'hui dans quelques républiques  
 Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,  
 Se tire aux dés<sup>1</sup>, et tout en va bien mieux.  
 Si j'osais même en cette noble histoire

1. Les exemples des sorts sont très fréquents dans Homère. On devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort ; et aujourd'hui à Venise, à Gènes, et dans d'autres États, on tire au sort plusieurs places. (*Note de Voltaire*, 1762.) — C'est dans les *Actes des Apôtres*, I, 26, qu'il est dit que la place de Judas fut tirée au sort. (R.)

Citer des gens que tout mortel doit croire,  
 Je vous dirais que monsieur saint Matthias  
 Obtint ainsi la place de Judas.  
 Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,  
 Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.  
 Denis, du haut du céleste rempart,  
 Voyait le tout d'un paternel regard ;  
 Et, contemplant la Pucelle et son âne,  
 Il conduisait ce qu'on nomme hasard.  
 Il fut heureux, le sort échu à Jeanne.  
 Jeanne, c'était pour vous faire oublier  
 L'infâme jeu de ce grand cordelier,  
 Qui ci-devant avait raslé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au roi, court aux armes,  
 Modestement va derrière un buisson  
 Se délayer, détacher son jupon,  
 Et revêtir son armure sacrée,  
 Qu'un écuyer tient déjà préparée ;  
 Puis sur son âne elle monte en courroux,  
 Branlant sa lance, et serrant les genoux :  
 Elle invoquait les onze mille belles,  
 Du pucelage héroïnes fidèles<sup>1</sup>.  
 Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien  
 Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance :  
 Des deux côtés égale est la vaillance ;  
 Ane et cheval, bardés, coiffés de fer,  
 Sous l'éperon partent comme un éclair,  
 Vont se heurter, et de leur tête dure  
 Front contre front fracassent leur armure ;  
 La flamme en sort, et le sang du coursier  
 Teint les éclats du voltigeant acier.  
 Du choc affreux les échos retentissent ;  
 Des deux coursiers les huit pieds rejaillissent ;

1. Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Et les guerriers, du coup désarçonnés,  
Tombent chacun sur la croupe étonnés :  
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues  
Aux bouts égaux de deux cordes tendues  
Dans une courbe au même instant partir,  
Hâter leur cours, se heurter, s'aplatir,  
Et remonter sous le choc qui les presse,  
Multipliant leur poids par leur vitesse.  
Chaque parti crut morts les deux coursiers,  
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste  
N'avait la chair si ferme, si robuste,  
Les os si durs, les membres si dispos,  
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.  
Son équilibre ayant dans cette rixe  
Abandonné sa ligne et son point fixe,  
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,  
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit  
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,  
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand désarroi  
Il avait mis ou Dunois ou le roi.  
Il veut soudain contempler sa conquête :  
Le casque ôté, Chandos voit une tête  
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.  
De la cuirasse il défait les cordons ;  
Il voit (ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !)  
Deux gros tétons de figure pareille,  
Unis, polis, séparés, demi-ronds,  
Et surmontés de deux petits boutons  
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.  
On tient qu'alors, en élevant la voix,  
Il bénit Dieu pour la première fois :  
« Elle est à moi, la Pucelle de France !  
S'écria-t-il ; contentons ma vengeance.  
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité  
De mettre à bas cette fière beauté.

Que saint Denis me regarde et m'accuse ;  
Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »

Son écuyer disait : « Poussez, milord ;  
Du trône anglais affermissiez le sort.  
Frère Lourdis en vain nous décourage ;  
Il jure en vain que ce saint pucelage  
Est des Troyens le grand palladium,  
Le bouclier sacré du Latium<sup>1</sup> ;  
De la victoire il est, dit-il, le gage ;  
C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.

— Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage  
Les plus grands biens, la gloire et le plaisir. »

Jeanne pâmée écoutait ce langage  
Avec horreur, et faisait mille vœux  
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.  
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,  
Veut empêcher le triomphe impudique :  
Mais comment faire ? Il faut dans tout état  
Qu'on se soumette à la loi du combat.  
Les fers en l'air et la tête penchée,  
L'oreille basse et du choc écorchée,  
Languissamment le céleste baudet  
D'un œil confus Jean Chandos regardait.  
Il nourrissait dès longtemps dans son âme  
Pour la Pucelle une discrète flamme,  
Des sentiments nobles et délicats  
Très peu connus des ânes d'ici-bas.

Le confesseur du bon monarque Charle  
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.  
Il craint surtout que son cher pénitent,  
Pour soutenir la gloire de la France,  
Qu'on avilit avec tant d'impudence,  
A son Agnès n'en veuille faire autant ;  
Et que la chose encor soit imitée

1. C'était un bouclier qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sûreté de la ville. (Note de Voltaire, 1762.)

Par la Trimouille et par sa Dorothée.  
 Au pied d'un chêne il entre en oraison,  
 Et fait tout bas sa méditation  
 Sur les effets, la cause, la nature  
 Du doux péché qu'aucuns nomment luxure<sup>1</sup>.  
 En méditant avec attention,  
 Le benoit moine eut une vision  
 Assez semblable au prophétique songe  
 De ce Jacob, heureux par un mensonge,  
 Pate-pelu dont l'esprit lucratif  
 Avait vendu ses lentilles en juif<sup>2</sup>.  
 Ce vieux Jacob (ô sublime mystère !)  
 Devers l'Euphrate une nuit aperçut  
 Mille béliers qui grimperent en rut  
 Sur des brebis qui les laissèrent faire.  
 Le moine vit de plus puissants objets ;  
 Il vit courir à la même aventure  
 Tous les héros de la race future.  
 Il observait les différents attraits  
 De ces beautés qui, dans leur douce guerre,  
 Donnent des fers aux maîtres de la terre.  
 Chacune était auprès de son héros,  
 Et l'enchainait des chaînes de Paphos.  
 Tels, au retour de Flore et de Zéphyre,  
 Quand le printemps reprend son doux empire,  
 Tous ces oiseaux, peints de mille couleurs,  
 Par leurs amours agitent les feuillages :  
 Les papillons se baisent sur les fleurs,  
 Et les lions courent sous les ombrages  
 A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.  
 C'est là qu'il vit le beau François Premier.

1. En 1756, c'était ici la fin du douzième chant ; ce qui suit formait le treizième. (G. A.)

2. Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Ésaü. Pate-pelu signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains. (*Note de Voltaire*, 1762.) — Pate-pelu, expression rabelaisienne. Voyez *Pantagruel*, ancien prologue du quart livre. (R.)

Ce brave roi, ce loyal chevalier,  
 Avec Étampe heureusement oubliée<sup>1</sup>  
 Les autres fers qu'il reçut à Pavie.  
 Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,  
 Sert à la fois la Flamande et la Maure.  
 Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier  
 Gagne la goutte, et l'autre pis encore.  
 Près de Diane on voit danser les Ris<sup>2</sup>,  
 Aux mouvements que l'Amour lui fait faire  
 Quand dans ses bras tendrement elle serre,  
 En se pâmant, le second des Henris.  
 De Charles Neuf le successeur volage<sup>3</sup>  
 Quitte en riant sa Chloris pour un page,  
 Sans s'alarmer des troubles de Paris.  
 Mais quels combats le jacobin vit rendre  
 Par Borgia le Sixième Alexandre !  
 En cent tableaux il est représenté :  
 Là sans tiare, et d'amour transporté :  
 Avec Vanoze il se fait sa famille<sup>4</sup> ;  
 Un peu plus bas on voit Sa Sainteté  
 Qui s'attendrit pour Lucrece sa fille.  
 O Léon Dix ! ô sublime Paul Trois !  
 A ce beau jeu vous passiez tous les rois ;  
 Mais vous cédez à mon grand Béarnois,  
 A ce vainqueur de la Ligue rebelle,  
 A mon héros plus connu mille fois  
 Par les plaisirs que goûta Gabrielle<sup>5</sup>

1. Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. (*Id.*, 1762.)

3. Henri III et ses mignons. (*Id.*, 1762.)

4. Alexandre VI, pape, eut trois enfants de Vanoza. Lucrece, sa fille, passa pour être sa maîtresse et celle de son frère : « Alexandri filia, sponsa, nurus. » (*Note de Voltaire*, 1762.) — Ces mots terminent l'épigramme épigrammatique que Pontanus fit pour Lucrece Borgia :

Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re  
 Thais, Alexandri filia, sponsa, nurus. (R.)

5. La fameuse Gabrielle d'Esrées, duchesse de Beaufort. (*Note de Voltaire*, 1762.)